

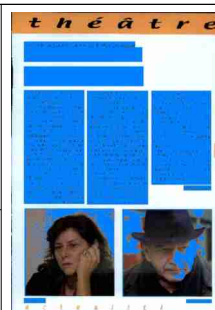
**Olga—un regard**  
essai de théâtre-document  
par Nalini Menamkat

**du 17 avril au 5 mai 2012**  
Comédie de Genève

Revue de presse

**la comédie**





comédie de genève : en marge d'*olga, un regard*

# Festival de rencontres

**Durant les représentations de *Olga, un regard*, la Comédie de Genève propose une série de projections, lecture, concert, débats, conférences croisées entre historiens, cinéastes et philosophes pour prolonger l'expérience théâtrale. Dans ce véritable Festival, le cinéma se taille la part du lion.**

Cette place faite au cinéma n'a rien d'étonnant lorsque l'on sait le rôle joué par l'historienne Olga Wormser-Migot dans la genèse de *Nuit et Brouillard* d'Alain Resnais. Ce rôle éminent est désormais connu grâce au livre de Sylvie Lindeperg « *Nuit et Brouillard* » *Un film dans l'histoire* (Odile Jacob 2007). Ce livre important est à la fois une reconstitution de la genèse et des enjeux du film, une interrogation sur son accueil, les lectures et l'usage qui en ont été faits en Europe depuis 50 ans, mai aussi, donc, un regard sensible et amical sur Olga Wormser-Migot. Dans l'épilogue du livre intitulé « Un tombeau pour Olga » Sylvie Lindeperg donne sa juste dimension à l'erreur factuelle commise par Olga dans sa thèse à propos de la non-existence de chambres à gaz dans les camps de Ravensbrück et Mauthausen, erreur qui lui coûta si cher pour la suite de sa carrière.

Le livre de Sylvie Lindeperg pose des questions qui seront au cœur des projections et des rencontres à la Comédie : Quel regard portons-nous aujourd'hui sur l'histoire des déportés de la Seconde Guerre mondiale ? Comment cette his-

toire est-elle racontée par le cinéma documentaire ? Quel point de vue adopter face aux images d'archives ? Comment les lire ?

On retiendra tout particulièrement *Face aux fantômes* de Jean-Louis Comolli (2009) où le cinéaste filme Sylvie Lindeperg commentant les images de *Nuit et Brouillard* en un montage d'une rare subtilité (jeu. 19 avril et mer. 2 mai à 21h).

Ou encore *En sursis* d'Harun Farocki (2007) où le cinéaste allemand exhume des fragments tournés par un prisonnier juif au camp de transit hollandais de Westerbork en 1944, à la demande du commandant du camp. A ce moment la majorité des Juifs des Pays-Bas avaient déjà été déportés si bien que le commandant du camp, craignant sa fermeture et le fait d'être envoyé sur un autre théâtre d'opération, demanda que les images fissent ressortir l'efficacité économique du camp qui pourrait ainsi rester ouvert en tant que camp de travail. Les images dès lors apparaissent très apaisées, - y compris lors de l'embarquement des déportés dans les wagons, images reprises dans *Nuit et Brouillard* - mais la connaissance du contexte en révèle toute la violence. Des « ima-

ges-déposition comprises à la fois au sens d'attestation judiciaire, mais aussi de mise en sépulture » (S. Lindeperg). Projection suivie d'une discussion avec Sylvie Lindeperg et Jean-Louis Comolli (sam. 5 mai à 16h30).

Discussions de haut niveau encore à l'issue de la projection de deux volets d'*Histoire(s) du cinéma* de Godard, avec Fabrice Arago et Cyril Neyrat (lun. 23 avr. à 19h.) et de *Le Peintre, le Poète et l'Historien* de J.-L. Comolli (2005) en présence de Carlo Ginzburg, Gérard Collas et Martin Rueff.

Enfin une Première qu'aucun cinéophile ne voudra manquer: *A voir absolument (si possible)* de J.-L. Comolli, Jean Narboni, Ginette Lavigne (2012), documentaire retraçant dix années des Cahiers du Cinéma (1963-1973), après la période jaune donc, quand Comolli, Narboni et Fieschi avaient repris la barre de la revue. Histoire, mémoire encore...

**Christian Bernard**



comédie de genève

# Olga, un regard

Du 17 avril au 6 mai prochain, une création originale et ambitieuse occupera la scène de la Comédie, avec un essai de théâtre-document réfléchi et mise en scène par Nalini Menamkat, intitulé *Olga-un regard*. En fait, il s'agit bien du croisement de plusieurs regards qui questionnent la façon dont la mémoire des camps de concentration va se cristalliser, exister ou laisser une trace.

Partant de la Deuxième Guerre mondiale, le spectateur va suivre Olga Wormser, une historienne qui assiste à l'ouverture des camps, recueille des témoignages, analyse les événements, collabore avec Resnais sur *Nuit et Brouillard*, se fourvoie dans certaines de ses conclusions, disparaît, mais renaît à travers le regard d'une autre historienne Sylvie Lindeperg qui reconsidère le travail et la contribution d'Olga Wormser à l'écriture de l'Histoire. Ensuite, ce sera au tour de Jean-Louis Comolli de capter tous ces regards croisés dans un film documentaire *Face aux fantômes*. Partant, le texte interroge le rapport à l'Histoire et à la représentation, il se demande comment donner à voir une image juste, comment formuler le passé et comment traduire ce qui unit la fiction et le réel. Entretien avec Nalini Menamkat.

**Quelle impulsion première a généré ce projet de monter une pièce dont les enjeux sont si complexes et fondamentaux à la fois ?** Soyons honnêtes, l'impulsion première a été donnée par Hervé Loichemol qui était fasciné par la figure d'une autre historienne, Sylvie Lindeperg, travaillant sur le regard porté par Olga Wormser sur cette période historique décisive. Nous avons donc beaucoup échangé sur le sujet que j'ai dû aussi me réapproprier pour mieux en percevoir les enjeux et le champ d'investigation. Il m'a fallu un certain temps pour trouver comment aborder des questions si délicates, périlleuses même et si souvent traitées déjà. Cette démarche m'a ainsi permis de redéfinir mon rapport à cette

histoire pour me déterminer à situer mon point de vue au niveau du traitement de l'image. A travers l'appellation d'un *théâtre-documentaire*, il fallait comprendre comment le théâtre peut s'inscrire dans la recherche historique et définir dans quelle mesure il était pertinent de traiter une telle question par le théâtre. La question de l'image juste se posait donc tout naturellement.

J'avais alors lu un texte de Fassbinder, *Qu'une tranche de pain*, racontant dans les années soixantes le récit d'un jeune homme qui devait réaliser un film sur Auschwitz et qui se retrouvait aux prises avec tous les questionnements et les doutes liés à pareil sujet. D'une certaine manière, moi aussi j'allais devoir me confronter à mes incertitudes, à mes questionnements ou même à une forme de distance vis-à-vis d'un sujet pourtant incontournable de l'histoire de l'humanité.

En somme, je voulais que se rencontre ma démarche et celle d'Olga Wormser. Avec ma dramaturge Katia Schwerzmann et la collaboration d'Hervé Loichemol, je me suis alors mise à l'écriture de ce texte, en privilégiant la question du regard, de l'image et de la volonté d'une jeune cinéaste de réaliser un film sur Olga Wormser. De fait cela impliquait de voir surgir toutes les questions inhérentes à ce projet, à savoir la manière de montrer les choses, de filmer tel ou tel sujet, la pudeur et la justesse avec lesquelles il faut procéder, donner à voir et suggérer. Quelles sont les implications éthiques et esthétiques, voilà pour nous ce qui apparaissait comme le véritable enjeu. Pas une approche historique



donc, mais une volonté de trouver l'image juste et de confronter à la fois le théâtre et le cinéma dans leur rapport aux images de l'Histoire et des histoires qui se racontent. Et puis, aujourd'hui, il est véritablement passionnant d'encourager cette transversalité stimulante et génératrice de réflexions riches et éclairantes : point de vue, rythme, cadrages, regards, champ visuel, position du spectateur. J'en arrive à la conclusion que le hors champ du théâtre parvient à questionner l'image circonscrite du cinéma, et je me suis efforcée de faire transparaître cette réflexion dans la pièce.

**Pourquoi avoir choisi aussi de sous-titrer la pièce « essai » ?**

Afin de se demander ce qu'est le théâtre documentaire, est-ce un genre à part entière ; je ne prétends pas apporter de réponses définitives, mais je veux proposer une histoire de la tentative de raconter l'Histoire.

**Lorsque vous parlez du regard et des enjeux que suscite pareille question, vous faites explicitement références aux incontournables du genre, Didi-Hubermann, Godard, Daney, etc. Comment envisagez-vous de les intégrer à votre essai scénique, afin que leur réflexion puisse éclairer le public sans ?!**

Il est certain que pour nous, toute la question est de savoir comment trouver la manière de dire, de montrer et de créer un tissu de réflexions croisées, afin de stimuler les spectateurs de tous âges, en restant dans une exigence de la pensée. Nous devons faire en sorte de partager nos questionnements de la façon la plus évidente ou

immédiate possible. Le but visé est qu'à travers le travail, la parole et le corps des comédiens cette pensée soit dite le plus naturellement possible, de sorte que ces références s'intègrent au discours ambiant, sans citations explicites souvent trop chargées, afin de mieux les partager, de les rendre universelles et étroitement liées à notre réflexion. Et une fois encore, cela revient à se demander quelle image je fais, car c'est à chaque fois une prise de position qui nous situe dans le magma d'images qui nous envahit.



Nalini Menamkat

**D'où l'importance fondamentale des comédiens qui doivent transmettre l'immédiateté et l'urgence de cette réflexion. Quels types de personnages avez-vous donc composé ?**

Je suis partie du constat que la différence entre fiction et réalité n'est pas aussi marquée que l'on veut bien le dire et que l'atout du théâtre est d'être dans une fictionnalité totalement assumée. Autrement dit, le spectateur de théâtre pénètre dans la salle en sachant qu'il vient voir un spectacle de fiction, contrairement au cinéma où tout cela est caché, et pourtant, cela n'empêche pas que l'on y adhère. L'histoire est donc celle d'une jeune réalisatrice au travail, décrite dans ses rapports avec deux hommes, qui sont à la fois un caméraman, un comédien, un ami ; ils ont des rôles divers autour d'elle qui reste le point de référence fixe, même si le public est parfois sollicité, afin de rester dans le plaisir du récit mêlé à celui du questionnement. Il y a donc des

moments dialogués, des moments issus d'entretiens des penseurs cités plus haut ou tirés de documentaires, de films comme celui de Jean-Louis Comolli ou encore de propos de Sylvie Lindeperg au sujet du travail d'Olga Wormser. Des sources multiples donc afin de dynamiser cette forme de l'essai théâtral, mais au sein d'un espace scénographique unique qui contraint de façon salutaire les idées et les images à demeurer dans un champ d'appréhension sans hiérarchisation des éléments de la réflexion.

**Quel regard souhaitez-vous que nous portions sur la personne d'Olga Wormser ?**

Ce qui me fascine chez elle c'est son rapport au travail, son intelligence, son intransigeance, sa volonté de s'inscrire dans un milieu académique essentiellement masculin. Elle fait aussi des erreurs et son parcours d'historienne souvent difficile témoigne pour une génération comme la nôtre que tout n'était pas clairement établi lors de l'après-guerre quand il a fallu commencer à se poser les bonnes questions sur ce qui s'était passé ! Cette femme a pris des risques, elle est représentative de ces historiens qui ont choisi très



tôt d'écrire l'Histoire en train de se faire, souvent à chaud, sans le recul nécessaire à une démarche historique traditionnelle. Pas d'évidence donc à cette époque, si toutefois elle existe aujourd'hui, même si on souhaite examiner les faits presque scientifiquement, on peut aller à l'erreur, ce qu'Olga Wormser fait et ce qu'elle ne voudra pas reconnaître. Un parcours humain de défense d'une cause suprême, mais entaché par une erreur fatale qui aura tendance à occulter le reste de ses activités, son souci d'honnêteté et d'intégrité.

**Vous faites le constat d'appartenir à une génération qui verra partir les derniers témoins directs de la Shoah et qui devra donc se poser la question de la mémoire des témoignages et de la volonté de laisser une trace salutaire pour le monde à venir.**

En effet, c'est état de fait questionne et conditionne l'idée même de faire un spectacle sur ce sujet, alors que la disparition des dernières sources vives est en cours et que le discours va donc se cristalliser autour de cela. Et de quelle manière ? Est-on systématiquement confronté à cette forme de sacralité des témoignages qui ne peuvent pas être utilisés à des fins artistiques ou esthétiques. Ou encore, lorsque ceux qui furent partie prenante au moment de l'indicible ne pourront plus s'exprimer, comment ceux et celles qui n'en ont pas été des victimes directes pourront-ils prendre la parole ?! Doit-on permettre une dimension esthétique pour relater et fixer dans la mémoire universelle cette Histoire, ou l'obscénité nous guette-elle immanquablement. ?! Prenons le temps de la réflexion.

*Propos recueillis par Jérôme Zanetta*



## Nalini Menamkat. Sous les planches, l'Histoire

comédie de Genève  
! 05.04.12  
! NICOLAS POINSOT

Olga – Un regard, bientôt à l'affiche de la Comédie de Genève, serpente autour d'une vie brisée en empruntant un dédale de témoignages historiques, une œuvre complexe et audacieuse qui s'aventure et tâtonne aux frontières du genre. Rencontre avec la jeune metteuse en scène qui l'a conçue.



Scène de Olga - Un regard. Photo de répétition © Carole Parodi

Olga Wormser (1912-2002) était une historienne réputée. Du moins jusqu'à ce que le Ministère français des Prisonniers la charge, en 1944, de rédiger une thèse sur le système concentrationnaire nazi. Les monstruosité des cinq années de la guerre sont encore chaudes, presque palpables. L'effroyable est à fleur de peau. Et le moindre faux pas semble létal. C'est malheureusement sur cette pente inexorable que s'engagera la chercheuse, pourtant d'origine juive, à qui on ne pardonnera jamais d'avoir nié, sans aucune arrière-pensée et par la rigueur scientifique qui la guidait, l'existence d'une chambre à gaz située dans un pays de l'ouest. Une gravissime erreur de parcours dont l'unique issue sera une fin de vie hantée par la dépression.

Ce destin tragique, soudain orchestré par quelques mots de trop, a inspiré plusieurs films au cours des dernières décennies. Il marque aujourd'hui l'œuvre de Nalini Menamkat, jeune femme de théâtre appartenant au collectif de la Comédie, qui livre une pièce protéiforme tombant dans les abîmes successifs de ses regards. Ouverture de rideau sur l'une des plumes les plus prometteuses de la scène suisse, entrée dans la mise en scène professionnelle en 2010.



2010.

Votre pièce Olga – Un regard  
, est sous-titrée «essai de théâtre-document». Pourquoi cet intitulé?

Mon parti pris était d'interroger la place de l'Histoire au théâtre. Bien que celle-ci soit de plus en plus présente sur les scènes, sa légitimité en tant que sujet ne va pas forcément de soi. La mise en avant du terme essai est justement là pour montrer que nous posons la question. Dans le cas d'Olga, il s'agissait de convoquer différents matériaux proprement historiques, des clichés, des textes, des extraits de films, puis de les intégrer à une trame.

En quoi Olga Wormser vous semblait-elle un bon personnage de théâtre?

Ah mais ça n'était pas du tout une évidence au départ! Du moins pour moi. Car c'est d'abord Hervé Loichemol, de son côté, qui avait découvert cette figure dans le documentaire

Face aux fantômes

de Jean-Louis Comolli. Il a tout de suite été fasciné par elle, l'envisageant transportée sur les planches, tandis que j'ai longtemps résisté à cette réappropriation par le théâtre. L'idée d'aborder la Seconde Guerre mondiale m'avait déjà traversé l'esprit, mais je voulais le faire sous un angle tout autre.

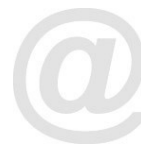
Et puis au départ je ne me sentais pas de liens directs, émotionnels avec cette historienne, jusqu'à ce que la façon de la traiter sur les planches m'apparaisse très claire: il fallait tenter de comprendre ce destin tragique par une enfilade de regards, en superposant les couches apportées par l'historien, le réalisateur et enfin le dramaturge. A l'arrivée, toutes ces strates, toutes ces petites histoires rassemblées finissent par révéler un peu plus de la grande Histoire, car prises isolément, elles détiendraient chacune une dimension de fiction, susceptible de brouiller les pistes.

Le parcours d'Olga montre qu'un historien peut, durant ses travaux, se retrouver broyé par certains éléments qui dépassent la dimension historique et mettent à mal le noyau de l'humanité, en l'occurrence ici les chambres à gaz. Est-ce cette prise de risque qui vous interpelle?

Bien sûr. L'historien peut devenir la propre victime de ses recherches. Lorsqu'on a le désir de prendre position, avec une forme d'obsession qui s'installe, on peut parfois ne pas se rendre compte que l'on a affaire à un sujet qui échappe à tout entendement. Concernant Olga Wormser, on voit une femme se faire complètement submerger et détruire par son thème d'étude, c'est terrible, car elle ne cherchait qu'à être précise. Dans ma pièce, j'ai imaginé qu'une réalisatrice voulait dédier un opus à cette historienne, avec des préoccupations très similaires: comment parvenir à concilier esthétique et éthique sans se brûler les ailes?

Vous êtes née en 1982 et appartenez à la nouvelle génération des faiseurs de théâtre. Pour quelles raisons devient-on metteur en scène aujourd'hui?

Parce qu'on pense que le théâtre a sa place dans le lien social. C'est une manière de créer une sorte de communion avec des personnes d'horizons très variés, de tenter de comprendre le monde en offrant une lecture qui puisse ouvrir des horizons. Et pour ma part il y a aussi une fascination de toujours pour les mots, un rapport très passionnel au langage.



Avez-vous des modèles parmi les dramaturges contemporains?

J'ai envie de mentionner le Français Joël Pommerat, qui me subjugué par son esthétique particulière et ses propos très engageants. Sans oublier Hervé Loichemol, car sa capacité à diriger les acteurs est juste incroyable. La façon de mener le travail avec les comédiens est en effet l'une de mes grandes questions. Je peux adorer les spectacles de certains metteurs en scène actuels, mais détester en même temps leur façon de gérer leur équipe.

Quelles difficultés rencontre-t-on lorsqu'on est une jeune dramaturge et metteuse en scène comme vous?

Pour être honnête je ne suis pas très représentative de tous les jeunes artistes car j'ai une chance inouïe. J'ai pu faire des rencontres décisives, qui m'ont portée, accompagnée. Mon poste est presque unique en Suisse romande, et Hervé Loichemol me donne une opportunité extraordinaire en m'intégrant à ce collectif. Mais à part cette situation de stabilité devenue si rare, les difficultés matérielles habituelles sont toujours là, il nous faut à chaque fois trouver des financements, un lieu où se produire. Ce sont des préoccupations très terre à terre mais malheureusement courantes... Et puis il y a encore plein de micro-difficultés inhérentes au métier, comme apparaître légitime aux yeux des acteurs, pour leur donner envie de se donner entièrement à notre direction.

En ces temps de climat économique maussade, les politiques culturelles ont tendance à être rejetées en arrière-plan, voire remises en cause. Cela vous inquiète-t-il pour l'avenir?

Évidemment le contexte n'est pas très réjouissant pour les acteurs de la culture. Lorsqu'un rapport de Pro Helvetia ose affirmer que les gens n'ont plus tellement besoin de la culture pour décrypter le monde, il y a de quoi sursauter! Et tout cela fait parfois un peu mascarade, rhétorique. Dans ce genre de textes, on nous assomme sans arrêt avec le mot rayonnement. C'est un terme qui revient partout dès lors que l'on prétend vouloir valoriser la culture. Mais qu'est-ce que ce terme veut dire dans les faits? Néanmoins, nous les artistes, sommes sans doute un peu responsables de cette situation devant la société. Nous avons une part active à jouer, il faut faire bouger les choses, nous remobiliser pour redéfinir ensemble notre rôle.

Vous dites que les artistes participeraient à cette perte de vitesse de la culture dans nos sociétés?

Je m'aperçois que sur le niveau artistique, nous sommes encore largement tributaires des avant-gardes du début du XXe siècle, lorsque la musique, la peinture et tous les autres domaines se réinventaient en profondeur. Aujourd'hui nombre de performers ont l'impression d'inventer la poudre, alors qu'ils ne font qu'imiter une démarche qui existait déjà dans les années 1920! J'aimerais voir se renouveler le foisonnement artistique de cette époque, quand chaque geste était animé par un idéalisme très fort.

Au fond, toutes ces crises, politiques, économiques, artistiques, sont liées. En son temps Samuel Beckett faisait déjà état d'une sorte d'impasse. Comment pouvons-nous dire et mobiliser les mots après les atrocités, les non-sens de la guerre? Si l'art est aujourd'hui devenu trop souvent hermétique, en particulier le théâtre, puisque les festivals, eux, sont bondés, c'est qu'il y a un véritable problème. Et les causes doivent être multiples. Trop d'offres peut-être? Ou l'a priori d'un art dont l'embourgeoisement depuis quelques décennies peine à s'effacer? Sans parler du prix des places, qui sont certes moins



Date: 06.04.2012

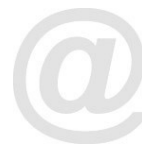
les quotidiennes  
Un regard de femme sur l'actualité

lesquotidiennes.com

Les Quotidiennes  
1211 Genève 11  
022/ 322 40 00

www.lesquotidiennes.com

Genre de média: Internet  
Type de média: Sites d'informations



N° de thème: 833.32  
N° d'abonnement: 833032

onéreuses qu'un siège au cinéma mais restent élevées pour être qualifiées d'abordables. Heureusement j'ai la chance de travailler avec des personnes qui mettent ce débat au centre de leurs réflexions. C'est vraiment stimulant!

Olga – Un regard  
, essai de théâtre-document, par Nalini Menamkat

Du 17 avril au 5 mai 2012 à la Comédie de Genève

Tous les jours sauf lundi.

www.comedie.ch



## Une historienne piégée par son sujet

Nalini Menamkat retrace le destin d'Olga Wormser-Migot, une intellectuelle qui assiste à la libération des camps nazis

Que peut le théâtre quand il attrape l'histoire? Quelles perspectives ouvre-t-il? Quel type de regard favorise-t-il? Quelle déconstruction autorise-t-il? Ces questions, ce sont celles de la Genevoise Nalini Menamkat. Sur une suggestion d'Hervé Loichemol, directeur de la Comédie, la jeune femme s'est intéressée au destin d'Olga Wormser-Migot qui, à 32 ans, assiste à l'ouverture des camps nazis. La vie de cette intellectuelle née dans une famille juive laïque - elle ne fait pas état de sa judéité - en est bouleversée. Elle recueille les récits des survivants, consacre une thèse au système concentrationnaire nazi, collabore au film *Nuit et Brouillard* d'Alain Resnais.

Olga Wormser-Migot est un témoin dans la débâcle. Pour la faire revivre, Nalini Menamkat et Katia Scherzmann - qui cosigne le texte - ont choisi le différé plutôt que le faux direct. Elles ont imaginé un personnage de réalisatrice qui veut faire un film sur Olga et l'histoire de la déportation. La fiction ici sert de filtre - ou de passe-muraille. Elle permet d'orga-



niser la circulation des documents et des paroles - le film *Face aux fantômes*, de Jean-Louis Comolli, et le livre *«Nuit et Brouillard»*. Un film dans l'histoire, de Sylvie Lindeperg, inspirent le spectacle.

Avec *Olga - Un regard*, Nalini Menamkat voudrait souligner que rien ne va de soi dans le récit de l'histoire. L'ambition est à la hauteur d'Olga que la dépression finira

par dévaster. Les acteurs Catherine Delmar, Cédric Dorier et François Florey sont les porte-flambeaux de sa nuit. *Alexandre Demidoff*

**Genève. Comédie, bd des Philosophes 6. Me-je sa à 19h, ma ve à 20h du 17 avril au 5 mai et di 29 avril, di 6 mai à 17h. (Loc. 022 320 50 01, www.comedie.ch).**



## L'écriture de l'Histoire en question



François Florey et Catherine Delmar lors des répétitions de «Olga-un regard», essai de théâtre-document. CAROLE PARODIE

### A la Comédie de Genève, Nalini Menamkat passe la recherche historique au crible de la fiction

Lionel Chiuch

Elle aurait eu 100 ans en juillet. Olga Wormser, disparue en 2002, fut la première Française à démonter les rouages du système concentrationnaire nazi.

Sur le sujet, l'erreur n'est jamais considérée comme humaine. Pour avoir mis en question l'existence de chambres à gaz dans les camps de l'Ouest, celle qui fut conseillère d'Alain Resnais sur *Nuit et brouillard* s'est retrouvée au cœur d'une polémique dont les effets ruineront sa car-

rière. Les négationnistes, eux, se froteront les mains.

#### Un processus risqué

C'est un sujet délicat que traite à la Comédie de Genève Nalini Menamkat, dans ce qu'elle qualifie d'«essai de théâtre-document». «Je n'avais pas la prétention de savoir ce qu'est ce genre», explique-t-elle. «Au départ, on ne savait pas du tout où ce projet allait nous mener. La donnée de base, c'est de partir d'un personnage historique et de s'interroger sur la pertinence du théâtre à questionner l'Histoire. Il y a donc une dimension expérimentale».

Prenant appui sur des documents, des images d'archives et sur le film *Face aux fantômes* que le réalisateur Jean-Louis Comolli et l'historienne Sylvie Lindeperg ont consacré à *Nuit et brouillard*, Nalini Menamkat tend un fil ténu

entre la fiction et le réel. «Je pense qu'il y a aussi de la fiction dans le travail de l'historien, précise la metteur en scène. Avec le théâtre, il est plus visible, plus assumé parce que l'on sait que «c'est pour de faux». Alors que le travail de l'historien s'effectue sous le couvert d'une quête de la vérité».

Cette vérité a aussi un prix, comme en témoigne la mésaventure survenue à Olga Wormser. «C'est la difficulté d'écrire l'Histoire, constate Nalini Menamkat. Moi, j'avais le sentiment que, juste après la guerre, on était dans l'évidence. Mais le processus d'écriture de l'Histoire est long, et il est d'autant plus risqué pour elle qu'elle change de point de vue. Après avoir longtemps recueilli des témoignages, comme elle rédige une thèse, il lui faut réinterroger son matériel. C'est-à-dire avoir un rapport critique aux té-



Tamedia Publications Romandes  
1211 Genève 11  
022/ 322 40 00  
www.tdg.ch

Genre de média: Médias imprimés  
Type de média: Presse journ./hebd.  
Tirage: 51'487  
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 833.32  
N° d'abonnement: 833032  
Page: 22  
Surface: 48'315 mm<sup>2</sup>

moignages. Après, il y a aussi une question de proportion: sur les 600 pages de sa thèse, elle fait une erreur dans le chapitre sur une chambre à gaz. Elle dit que les témoignages sur l'existence de cette chambre paraissent relever du mythe...»

Dès lors, pour la chercheuse qui vient d'avoir 56 ans, les portes académiques se ferment. De même, les déportés dont elle a porté la voix se détournent d'elle. «Elle a fait une erreur, précise la jeune femme. Est-ce qu'elle pense sincèrement qu'elle a raison ou est-ce qu'à un moment il y a obstination, parce qu'elle s'est tellement battue pour en arriver là? J'imagine qu'elle confronte des témoignages qui divergent et que, par honnêteté intellectuelle, elle ne peut pas affirmer qu'il y a eu là

une chambre à gaz».

Si c'est bien Hervé Loichemol, le directeur de la Comédie, qui a initié le projet, Nalini Menamkat en revendique le postulat comme base pour une réflexion plus large. «Sur un sujet comme celui-ci, qu'est-ce que moi je peux encore dire? interroge-t-elle. Si je l'accepte, je ne veux pas juste répéter ce qui a déjà été dit et me soumettre quelque part à cette autorité du discours. Il y a donc la responsabilité de rajouter de la pensée, de faire cet effort qui est beaucoup plus exigeant que le devoir de mémoire, qui n'est qu'un ressassement».

### Une pensée en action

Au-delà de l'écriture scénique, c'est par la rédaction du texte - en collaboration avec Katia Schwerz-

mann - que la metteur en scène s'est approprié l'histoire d'Olga Wormser. «Hervé Loichemol m'a poussé, parce qu'à la base je n'avais pas envie d'écrire, reconnaît Nalini Menamkat. J'avais la liberté d'aller dans ma direction. Pour moi, il y a une difficulté abyssale dans l'écriture théâtrale. On ne peut pas démontrer, on ne doit pas être explicatif. C'est pour cette raison que je passe par ce personnage, cette réalisatrice qui fait un film, qui cherche, qui bute, qui n'y arrive pas. C'est cette situation qui me permet au final de montrer une pensée au travail».

**Olga - un regard**, Comédie de Genève. Du 17 avril au 6 mai. Tél. 022 320 50 01. [www.comedie.ch](http://www.comedie.ch)

**Critique: «Olga - un regard», à la Comédie**

## L'Histoire et ses fragilités

Après trois créations, la jeune metteuse en scène genevoise Nalini Menamkat a déjà dessiné une ligne, une manière à elle de faire du théâtre. Sur une scène plutôt dépouillée dont les contours sont précisés par de puissants éclairages, un personnage central, souvent seul, se débat avec ses obsessions. C'était le cas de *4.48 Psychose* à la Maison de quartier de la Jonction où, chevillé à un tabouret, Jean-François Michelet disait le mal-être médicamenté de Sarah Kane. Ce fut le cas aussi l'automne dernier, déjà à la Comédie de Genève, dans *L'Image/D'un ouvrage abandonné*. Clown lunaire, Jean-Paul Favre cherchait son profil dans les traces effacées de Samuel Beckett.

Une même impression d'esquisse, de brouillon toujours recommencé autour d'un personnage en quête, préside à *Olga - un regard*, à la Comédie depuis mardi. Installé en jauge réduite (70 places) sur la scène, tandis que le plateau surplombe les sièges de la salle, le public suit la difficile gestation d'un documentaire qu'une jeune cinéaste consacre à Olga Wormser-Migot, première historienne française à avoir analysé le système concentrationnaire nazi.

Sous un projecteur perché sur un immense bras mécanique, la jeune femme (Catherine Delmar) dit ses scrupules à son comédien (Cédric Dorier) et son cameraman

(François Florey). Elle se demande comment restituer l'horreur des camps sans céder au déjà-vu ou surjouer l'émotion. «L'effet dramatique ne m'intéresse pas, tout doit être très direct», lance-t-elle à son acteur. «Faut-il voir pour comprendre?» s'interroge-t-elle, observant que la vue est un mouvement vers l'extérieur alors que la pensée est un mouvement vers l'intérieur.

Plus tard, lors d'une émission radio, la cinéaste tente de réhabiliter Olga Wormser-Migot qui a affirmé à tort que certains camps n'étaient pas destinés à l'extermination. Et encore, le texte écrit par Nalini Menamkat et Katia Schwertmann cite des passages de Roland Barthes, Serge Daney et Jean-Luc Godard sur le rôle du cinéma et de l'image, leurs forces, leurs limites, leurs indécences parfois.

Pour quel résultat? Un ouvrage raffiné qui multiplie les mises en abyme et les interrogations pointues sur la manière dont l'art peut relayer l'histoire. Un savoir-faire de plateau dans ce jeu entre caméras fictives et vrais projecteurs, jeu direct et commentaires. Une réserve cependant. La fébrilité de Catherine Delmar voile les enjeux par moments.

**Marie-Pierre Genecand**

**Olga - un regard**, Comédie de Genève, jusqu'au 6 mai, 022 320 50 01, [www.comedie.ch](http://www.comedie.ch), 1h15.

**Kritik 1:** Joël Aguet

## **L'Histoire comme source de lumières**

Guidé. Sur le chemin de mémoire qu'emprunte le spectacle *Olga - un regard*, le spectateur traverse des couloirs improbables, un peu secrets, et se trouve "retourné", installé au fond du plateau, au point de fuite ordinaire de son regard à la Comédie de Genève. Placeuses, techniciens aiguillent le parcours avec le sourire, évitent les égarements mais suggèrent aussi – *a contrario* – le risque toujours potentiel de s'écarter du chemin, de se perdre dans toutes les ouvertures complètement inhabituelles qui apparaissent entre lui et l'espace de jeu. "Intranquillité" donc, déplacement et décentrement du regard, nouvelle image à construire aussi : avant même le début du spectacle, le public est au cœur du sujet.

Nalini Menamkat, qui met en scène, et Katia Schwerzmann, la dramaturge, ont pris à leur compte et adapté un projet suggéré et soutenu par le directeur du lieu, Hervé Loichemol, autour d'Olga Wormser-Migot. Historienne de l'organisation concentrationnaire nazie, Olga Wormser-Migot a rédigé une thèse pionnière sur le sujet, soutenue en Sorbonne en 1968, qui ignore l'existence – prouvée par la suite – de chambres à gaz dans deux des camps de la mort dont elle parle. Vilipendée par ses collègues, récupérée par les négationnistes, cette erreur détruisit la vie de la chercheuse qui avait notamment travaillé pour le cinéaste Alain Resnais à l'occasion de son film *Nuit et Brouillard*.

Ni "théâtre-documentaire", ni adaptation multi-média, la pièce est une fiction efficace jouant finement de tous les registres d'un "théâtre-vérité". Elle problématise la difficulté de représenter l'irreprésentable et permet d'éprouver l'importance d'une distance dans le jeu comme seul retour possible à la vérité du jeu. Le point de départ de la pièce est une "carte blanche" offerte par un producteur à une jeune réalisatrice pour un film de fiction sur l'univers concentrationnaire nazi. La transposition du projet théâtral sur un plateau de tournage participe de la réflexion et permet de poser à la scène des questions depuis longtemps formalisées par les théoriciens du 7<sup>e</sup> art. Les questions éthiques de Serge Daney ou Jean-Luc Godard y résonnent fortement. Quant aux lumières, elles surgissent de sources multiples, se faisant tour à tour auscultatrices, parfois inquisitoriales, évoquant la technique cinématographique puis le projecteur pointé du haut d'un mirador, ailleurs caressantes, discrètes, rangées, attentives, elle accompagnent à leur rythme le récit et le colorent sobrement.

Trois comédiens se partagent le plateau. Catherine Delmar tient fermement le personnage central de la jeune réalisatrice, en état de recherche, qui défend ses certitudes mais dit aussi ses doutes et encaisse les coups reçus par le projet, dès que son orientation ne semble plus assez commerciale. Le producteur, d'une légèreté souriante et assassine, est joué par Cédric Dorier, alors que François Florey est l'ami fidèle, le soutien efficace qui, comme dans toute belle aventure de groupe depuis deux mille ans au moins, mène l'artiste à sa croix.

En bref, un résultat heureux, à la fois plaisant et intelligent, à recommander chaudement.

Critique N° 2: Corinne Jaquiéry

## Une si terrible image

Comment, au théâtre, porter un regard judicieux, si ce n'est juste, sur l'Histoire et plus particulièrement l'un de ses pans les plus effroyables : les camps de concentration de l'Allemagne nazie ? À l'instar de la jeune réalisatrice héroïne de sa pièce, la metteuse en scène genevoise Nalini Menamkat ose le défi, et se confronte courageusement à la difficulté de porter son propre regard sur une page très sensible de l'histoire de l'humanité, au moment où la mémoire se fige ou se dilue.

Katia Swerzmann et Nalini Menamkat ont écrit *Olga, un regard* en partant du destin tourmenté d'Olga Wormser-Migot, première historienne française à avoir analysé le système concentrationnaire nazi – pour en tirer une thèse sujette à polémique à cause d'une affirmation erronée, celle de l'inexistence de chambres à gaz dans les camps de Ravensbrück et Mauthausen. En arrière-plan, le fameux film d'Alain Resnais *Nuit et brouillard* dont elle fut la conseillère historique; et le croisement des regards de Sylvie Lindeperg, autre historienne auteure du livre *Nuit et Brouillard, un film dans l'histoire*, et de Jean-Louis Comolli, réalisateur du documentaire *Face aux fantômes* qui évoque les deux femmes.

Une vertigineuse mise en abyme dont Nalini Menamkat se tire plutôt bien, en s'adressant frontalement au public à travers le personnage d'une femme cinéaste, chargée de réaliser un film sur Auschwitz. Interprétée par la comédienne Catherine Delmar parfois submergée par le poids de son rôle, la réalisatrice pose notamment les questions de la représentation du passé, du positionnement de celui qui fabrique l'image et de la pertinence d'une «fictionnalité» assumée au théâtre pour dévoiler les fictions cachées de la construction de l'Histoire.

Sous la lumière sépia de projecteurs de cinéma, l'un parfois menaçant au bout d'un long bras articulé, le plateau est dépouillé et légèrement surélevé. On en devine les dessous et les coulisses, espaces laissant place à la crudité de la réalité comme une fiction documentaire laisse filtrer la vérité historique. Placé en surplomb, le public va partager les doutes et les angoisses d'une femme en train de construire une certaine image du passé. Entourée de son ami cameraman (François Florey) et de son comédien, parfois aussi producteur ou journaliste (Cédric Dorier), la jeune réalisatrice se remet sans cesse en question, et se trouve face à son incapacité à cristalliser elle-même certains éléments de l'histoire au risque de se trahir et de trahir. Une pièce intelligente en lien avec les enjeux éthiques d'aujourd'hui.